



**HAL**  
open science

# Le champ lexico-sémantique de l'eau en ḥassāniyya et en zénaga : héritages, emprunts et innovations lexicales

Catherine Taine-Cheikh

## ► To cite this version:

Catherine Taine-Cheikh. Le champ lexico-sémantique de l'eau en ḥassāniyya et en zénaga : héritages, emprunts et innovations lexicales. L'Ouest Saharien : Cahiers d'Etudes Pluridisciplinaires, 2021, L'eau en Mauritanie et dans l'Ouest saharien. Représentations, usages et gouvernance d'une ressource en partage. Hommage à Pierre Bonte, 13-14, pp.91-111. halshs-03088151

**HAL Id: halshs-03088151**

**<https://shs.hal.science/halshs-03088151>**

Submitted on 25 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le champ lexico-sémantique de l'eau en ḥassāniyya et en zénaga : héritages, emprunts et innovations lexicales

Catherine TAINE-CHEIKH

(Lacito, CNRS – Université Sorbonne Nouvelle & Inalco)

Dans l'enseignement d'Aristote, l'eau constitue, avec la terre, l'air et le feu, les éléments fondamentaux de l'univers. Cette théorie des quatre éléments, associée à la notion des quatre qualités essentielles (le chaud, le froid, le sec et l'humide), est largement passée dans la culture arabe et y a donné lieu à de nombreux développements, en philosophie comme en médecine. Il y aurait donc certainement beaucoup à lire et à dire sur l'eau et son interprétation symbolique dans le monde arabe.

Mon propos ici sera cependant beaucoup plus limité et assez différent. Au lieu de me pencher sur la culture arabe écrite et les savoirs traditionnels qu'elle transmet, je vais interroger l'arabe parlé en Mauritanie, le ḥassāniyya. Je suis en effet convaincue que l'étude du lexique de l'eau et de ses particularités peut nous apporter d'intéressants éclairages sur les relations que la société jadis nomade a entretenues par le passé avec cet élément vital — et continue à entretenir, au moins en partie.

Pour avoir une vision complète de la société, il faudrait bien évidemment étudier le champ lexico-sémantique de l'eau dans toutes les langues parlées en Mauritanie. Malheureusement, à quelques rares exceptions près, cela dépasse, et les limites de cette contribution et les capacités de son auteure. En revanche, l'inclusion du zénaga dans l'étude devrait permettre de mieux cerner l'origine des mots usités en ḥassāniyya et de montrer la part d'innovation commune à l'arabe ḥassāniyya et au berbère zénaga dans le champ lexical concerné.

Les matériaux qui ont servi de point de départ à mon travail ont été trouvés, pour l'essentiel, dans mes dictionnaires : d'une part le *Dictionnaire ḥassāniyya français* (1988–1998), d'autre part les *Dictionnaire zénaga–français* et *Dictionnaire français–zénaga* (2008 et 2010)<sup>1</sup>. Les deux premiers, qui comportent de nombreuses références aux autres variétés de l'arabe et du berbère, constituent la base principale du volet comparatif et étymologique de ma recherche. Pour quelques mots, cependant, je me réfère au premier volume du *Wortatlas der arabische, Dialekten* de Peter Behnstedt & Manfred Woidich (2011) dont le sous-titre est *Mensch, Natur, Fauna, Flora*<sup>2</sup>. Par ailleurs, quelques précisions et corrections m'ont été signalées lors des deux présentations de cette recherche par mes collègues, qu'ils en soient ici remerciés<sup>3</sup>.

Ce n'est pas un schéma pré-établi, mais bien les matériaux linguistiques du ḥassāniyya et du zénaga qui ont fourni le fil organisateur de ma recherche. Aussi, après réflexion, m'est-il apparu que le lexique de l'eau se laissait regrouper autour de quelques axes. Compte tenu du temps de parole attribué lors du colloque de Nouakchott (ainsi que de l'espace alloué dans le cadre de la publication), je n'ai retenu finalement que les trois thèmes qui me paraissaient les plus centraux : l'eau 'au naturel', les puits et la consommation de l'eau<sup>4</sup>. Ce faisant, j'évoquerai les expressions et les éléments de littérature orale qui se rattachent à ces champs, en particulier dans le domaine des

---

<sup>1</sup> On peut ajouter aussi le *Lexique français - ḥassāniyya*, paru au Centre Culturel Français de Nouakchott en 1990 et réédité chez Geuthner en 2004, même s'il a joué ici un rôle plus secondaire.

Sauf cas particuliers, il ne sera pas fait d'autres références à ces ouvrages dans la suite de l'article.

Les transcriptions sont celles usitées dans mes dictionnaires. Pour la transcription des consonnes, j'emploie les points souscrits pour marquer la pharyngalisation (*d/ḍ, t/ṭ, s/ṣ, z/ẓ, r/ṛ...*) ou la labiovélarisation (*m/ṃ, b/ḅ...*), les traits suscrits ou souscrits pour indiquer la spirantisation des occlusives (*d/ḍ̣, ḍ/ḍ̣*) ou le relâchement des fricatives qui se produit en zénaga pour certaines consonnes (*ž/ẓ̌, z/ẓ, z/ẓ̣*). En berbère zénaga, la gémination est marquée, soit par deux consonnes identiques, soit par une majuscule. La longueur des voyelles est indiquée en général par un trait suscrit ou, en ḥassāniyya, par un accent circonflexe s'il s'agit d'une voyelle longue accentuée.

<sup>2</sup> Je ne pourrai malheureusement pas reproduire ici les cartes du *Wortatlas* auxquelles je fais référence.

<sup>3</sup> Après ma présentation à Nouakchott, je suis intervenue au séminaire du GLECS (groupe linguistique d'études chamito-sémitiques) le 31 mai 2018.

<sup>4</sup> J'aurais notamment aimé traiter des animaux aquatiques et des pêcheurs — ou nomades de la mer.

proverbes. Ils permettront de mieux saisir les connotations attachées à certains termes, souvent révélatrices de la culture maure<sup>5</sup>.

## 1. L'eau à l'état naturel

### 1.1. L'eau et le désert

L'eau est l'une des rares notions où la proximité lexicale entre l'arabe et le berbère apparaît d'emblée, bien que le second emploie un pluriel là où le premier utilise préférentiellement un singulier, comme le montrent les formes Hass. *mā* et Zén. *āmān*.

On verra ci-dessous que le Hass. *mā* (*mā-* devant un pronom affixe) est remplacé par la forme diminutive *mm<sup>w</sup>āyhā* dans certains contextes. En dehors du Maghreb et d'une partie de la péninsule arabique, les variantes dialectales pour 'eau' présentent souvent une semi-consonne *y* (gémignée ou non) dont certaines seulement sont considérées par Behnstedt & Woidich comme des formes diminutives (voir *Wortatlas* 2011 : 420-422).

Dans les composés, c'est régulièrement *mā* qui est usité en ḥassāniyya. Ainsi dans *mā<sup>n</sup>-nbāt* 'sève' (litt. eau de la plante) et dans *mā<sup>n</sup>-l-lḥam* 'sauce' (litt. eau de la viande). Le rapport étroit entre la viande et son 'eau' prend tout son sens dans le dicton suivant, fort connu, qui représente le comble de l'hypocrisie pour un maure bon musulman : *mā yowkāl əž-živā yägäyr yəšrəb mən mā-hā* 'il ne mange pas la viande d'une bête non égorgée rituellement mais il boit de sa sauce'.

Cependant, les plantes et la viande (morte) ne sont pas les seules à avoir leur 'eau'. Quelques expressions semblent en effet indiquer que les humains entretiennent eux aussi un certain rapport à l'eau, au moins métaphoriquement. Dans Hass. *bgā mā* (litt. il est resté eau) 'il est confondu, pétrifié (de honte, d'amour)', la personne semble se dissoudre et perdre son identité propre. À côté de cette expression (qui n'est pas sans rappeler le français 'il s'est liquéfié'), on trouve celle, plus originale, de *mā l-užāh* (litt. l'eau du visage, de la face) pour signifier 'l'honneur' et surtout la faculté de le préserver. Cette expression n'est pas propre au dialecte ḥassāniyya, mais la connotation qu'elle véhicule se trouve confirmée dans une autre expression : *xbat əl-mā və-wāžh-i* 'il m'a déconcerté' (litt. il a frappé l'eau dans mon visage).

L'eau semble considérée symboliquement comme la partie précieuse mais éminemment fragile de l'individu, celle par laquelle son destin peut basculer puisqu'elle est la matière de sa face, la porte de son honneur. Un parallélisme se dessine ainsi entre le fait de perdre son honneur et celui de mourir de soif, deux calamités qui font peser des menaces très réelles sur les membres de la société maure où la survie — souvent difficile vu les conditions climatiques — peut perdre son sens si elle doit se faire au prix de l'honneur.

Le désert est peut-être d'abord le vide, la brousse et, par là même, le pays des djinns. En Hass. c'est *xalāwāt* (un pluriel dérivé de la racine XLW, qui a donné aussi le verbe *xlā yaxlā* 'se vider, être vide ; être dépeuplé'). L'équivalent Zén. *tnäyri<sup>h</sup>* est associé à une racine NYR, comme 'front' *ənäyr*, sans qu'on puisse écarter qu'il puisse s'agir de deux racines homonymes. En revanche, *tnäyri<sup>h</sup>* pourrait avoir pour correspondant, en touareg, le terme *ténéré* qui signifie entre autres 'plaine déserte ; désert non montagneux ; désert' dans la tahaggart (Foucauld 1951-52 : 1397) et est devenu un nom propre pour le 'désert des déserts' situé dans le nord-est du Niger.

Mais c'est aussi en ḥassāniyya le *trāb mə<sup>o</sup>ṭšā / mə<sup>o</sup>rgā* 'pays sans eau, pays de la soif', expressions où l'on retrouve, dans les adjectifs en *m-*, les racines ʕṬŠ et ĠRG des nominaux *ʕtaš/ḡrāg* 'soif'.

Je n'ai pas relevé, en zénaga, d'autre expression pour désigner le désert que *tnäyri<sup>h</sup>* — aucune notamment en rapport avec les lexèmes 'soif' *fād* et 'avoir soif' *yäffud* (de la racine pan-berbère FD)<sup>6</sup>. En revanche, le zénaga a un verbe particulier pour 'mourir de

<sup>5</sup> Abréviations usitées pour les langues : Ar. = arabe, Berb. = berbère ; Cl. = arabe littéraire (ou classique), Hass. = ḥassāniyya, Tah. = (touareg) tahaggart, W = (touareg) tawelləmmət, Y = (touareg) tayərt, Zén. = zénaga. Autres abréviations : NA = nom d'action, pl. = pluriel, sg. = singulier.

<sup>6</sup> Il est vrai que le zénaga — et le berbère en général — ne dispose pas, comme l'arabe, de nombreuses formations adjectivales.

soif<sup>7</sup> : *yäkku'dä* (présent seulement dans Taine-Cheikh 2010 : 205, 288)<sup>7</sup>. De même, il a un verbe particulier pour 'mourir sans être égorgé (pour un animal)' : *yäm̄muḍraš* (dérivé de la racine pan-berbère DRS/Š<sup>8</sup>).

On notera que jusqu'ici, pour une langue en voie de disparition, le zénaga n'en présente pas moins un lexique approprié (et non d'emprunt) pour exprimer les notions fondamentales relatives à l'eau, au désert et à la soif.

## 1.2. Les nuages et la pluie

Certains vents sont des présages de pluie. En Mauritanie, c'est le cas du vent du sud appelé, dans le sud-ouest, *riyāḥ əl-kōri* (litt. vents du Noir) et, au nord et à l'est, *šräygiyyä* (diminutif féminin de *šärgi* 'venant du *šärg*'<sup>9</sup>). Cependant, la relation entre les nuages et la pluie est encore plus importante et a même des conséquences remarquables au niveau lexical.

Les cartes n° 138 et 139 du *Wortatlas* (2011 : 407, 410) représentent les différents lexèmes usités dans le monde arabe pour signifier, d'une part 'nuages', d'autre part 'pluie'. Elles font partie des cartes où la couleur de l'aire hassanophone (Mauritanie, Sahara ex-espagnol, sud du Maroc et nord-ouest du Mali) contraste fortement avec celle(s) des autres parties du monde arabe.

En ḥassāniyya, 'nuage' se dit *məznā* ou (sous sa forme de pluriel) *mzûn*. Comme souvent, le lexème usité par les Maures est attesté en arabe littéraire (Cl. *muzn*), mais ce n'est pas le terme le plus fréquent dans les dialectes arabes<sup>10</sup>.

Le ḥassāniyya connaît aussi le lexème (*ā*)*ġmām* mais ne l'emploie qu'avec le sens de 'brume' alors que certains locuteurs (du Nigéria à Oman) semblent l'avoir spécialisé avec le sens de 'nuage(s)'. Quant au collectif *now*, qui est également usité chez les hassanophones, il s'applique spécialement au ciel nuageux. Curieusement, la principale région où cette racine NWW serait également attestée pour 'nuage' serait dans le Ḍufār en Oman, à l'autre extrémité du monde arabe.

De tous les termes usités pour 'nuage(s)' (je ne les cite pas tous ici), celui qui domine massivement est celui de *s(a)ḥāb*. Or ce terme est bien connu des hassanophones, mais il désigne pour eux, non le(s) nuage(s), mais la pluie elle-même. Ce glissement sémantique fait que, là où la plupart des dialectes emploient un lexème apparenté au Cl. *maṭar*, le ḥassāniyya fait encore figure d'original. L'isolement est cependant un peu limité par le fait qu'en Algérie (et dans ses marges occidentales et orientales), *naww/nuww* a pris le sens 'pluie', en une évolution métonymique très similaire à celle qui s'est produite en Mauritanie<sup>11</sup>.

La proximité sémantique entre les nuages et la pluie se matérialise dans les expressions signifiant que la pluie menace. En ḥassāniyya, elles se forment quasi indifféremment avec *ṣḥāb* ou *now* d'une part, des verbes signifiant 'monter' (*mräggāb*) ou 'pointer' (*räššäg*) d'autre part : *əs-ṣḥāb mräggbäl/räššgät* 'la pluie menace', *ən-now mräggāb/räššäg* 'le ciel est à l'orage'. En zénaga, c'est le terme *äkkänäg* 'pluie' (sans étymologie connue) qui est usité dans l'expression 'formation des nuages' où l'on retrouve la notion de 'montée' présente dans le participe Hass. *mräggāb* : *ä'Səyag ən äkkänäg* (litt. montée de la pluie).

Il existe par ailleurs un dicton Hass. qui met en mot le glissement sémantique avec humour : *šāv lə-mzûn wä vlət gərb-u* 'il a vu les nuages et il a vidé les outres' (litt. ... et il a fait jaillir l'eau des outres). L'association quasi automatique de la pluie à la présence de nuages est tellement répandue que ce dicton sert plus généralement à caractériser le comportement de la personne trop pressée, qui n'attend pas les résultats pour agir.

<sup>7</sup> Ce verbe semble apparenté au touareg signifiant 's'en aller' et par extension 'mourir' : Tah. *ketiiet* (Foucauld 1951-52 : 935), W et Y *kətəyyət* (Prasse & al. 2003 : 429).

<sup>8</sup> À noter qu'en touareg, cette même signification est portée par une racine différente : WY *agsəy* (Prasse & al. 2003 : 308).

<sup>9</sup> Sur la question des points cardinaux, voir Brosset 1928 et Taine-Cheikh 1991.

<sup>10</sup> Pour Behnstedt & Woidich (2011 : 409), ce serait un terme plutôt bédouin qu'on relève aussi dans le sud du Sinaï et à l'intérieur de la péninsule arabe.

<sup>11</sup> Le Hass. *now* prend le sens de 'pluie' dans certains contextes, ainsi dans *n-now ṣḥā* 'la [menace de la] pluie a cessé'. Voir aussi ci-dessous.

En ḥassāniyya, deux autres lexèmes ont un sens proche de *shāb*. D'une part, *ārāšrāš/ārāšrāš* 'petite pluie', de même racine que *rašraš* 'arroser' (verbe quadrilitère dialectal qui présente, par rapport à la forme non redoublée *rāšš*, une connotation de répétition). D'autre part, (*ā*)*rādānā* 'crachin (de saison froide)', auquel correspond *rowdān* 'pleuvoir longtemps, d'une pluie fine' — verbe également quadrilitère et dialectal. Il existe en effet des pluies de saison froide au Sahara, mais pas aussi fréquemment que dans d'autres régions du monde arabe où c'est le lexème *štā* signifiant ailleurs 'hiver' qui a pris le sens de 'pluie' (ainsi dans certains parlers du Maroc)<sup>12</sup>.

En Mauritanie, la saison des pluies par excellence, pour autant que l'année y est favorable, est dite 'hivernage' : Hass. *xrīv* (litt. 'fait de devenir vert') et Zén. *āzragwih*. De la racine Zén. RG dérive, non seulement *āzragwih*, mais aussi *yuräg* 'mettre bas ; engendrer', *amræg* 'nuages apportés par le vent de la mer' (non porteurs de pluie)<sup>13</sup> et *yāzragwāh* 'avoir/donner une montée de lait'. En ḥassāniyya, on retrouve l'association entre la saison des pluies (*xrīv*) et la renaissance de la végétation qu'elle annonce (*xarrāv* 'avoir une montée de lait'), les deux relevant de la même racine.

C'est en partant des connotations positives associées à la saison des pluies, qu'un dicton très populaire oppose la parole à l'action : *əl-lsān xrīv w əl-vəʔl mšiv* 'la langue est un hivernage et l'action est une saison sèche' — se dit de celui qui fait de belles promesses et n'honore pas ses engagements.

Face au parallélisme sémantique observé pour 'hivernage', on relève des cas variés d'emprunt pour désigner certaines périodes particulières de l'année :

- Zén. *dāmnāri*, Hass. *dāmnāri* 'cœur de l'hivernage (quand rien n'a encore poussé)' — un terme d'origine pulaar,
- Zén. *tāwyih*, Hass. *towd'i* 'fin de l'hivernage (période très chaude de 40 jours environ)' — un terme sans doute d'origine zénaga,
- Zén. *lägrīS*, Hass. *grīs* 'cœur de l'hiver' (± 40 jours) — un emprunt à l'arabe (cf. Cl. QRS), bien que la racine GRS soit très fréquente en berbère<sup>14</sup>.

### 1.3. L'océan, l'oued et la mare

En Mauritanie, où l'expérience de l'océan est, pour de nombreux Maures, aussi limitée que celle des fleuves, c'est le même mot qui désigne la mer et le fleuve : Hass. *bḥar* et Zén. *əl*. Il s'agit, pour l'un et l'autre nominaux, de lexèmes anciens, propres à chacune des deux familles de langues (même si, en berbère, il a eu tendance à disparaître).

Contrairement à ce qu'affirme le *Wortatlas*, c'est bien le terme *bḥar* qui sera usité en ḥassāniyya pour 'rivière, fleuve', comme en Égypte. C'est le cas du moins en Mauritanie où *wād* ne peut être considéré, à l'instar du Maghreb, comme le terme signifiant 'rivière, oued'. En effet, *wād* n'est guère usité que pour 'rivière temporaire, lit de cours d'eau à sec'. Si l'on veut donc désigner spécifiquement la mer ou l'océan, on ajoutera après *bḥar* un qualificatif particulier : *māləḥ* 'salé' ou *axḍar* 'bleu/vert'.

Dans le désert, la présence des cours d'eau n'est guère permanente, mais quand l'oued se met à couler, on distingue deux parties. La première partie est un déversoir, servant de lieu de collecte des eaux : Zén. *ässātfi* (apparenté à *yässəffā* 'renverser, répandre') et Hass. *baḥa* (apparenté à *bḥaḥ* 'coucher sur le ventre')<sup>15</sup>. La seconde partie se dit simplement *mäsyaḥ* en ḥassāniyya ('lieu d'écoulement', cf. *sāl* 'couler') et, de manière plus obscure, *əzmi'zāri* en zénaga<sup>16</sup>.

Les termes pour 'mare, étang' ne sont pas apparentés. Le Zén. *təššiyi'd*, de même racine que le verbe *yāššiy* 'continuer à être', n'a pas de rapport avec le Hass. *ḍāyā* (dont la racine ḌYY correspond au Cl. ʔḌY). Cependant *tišilīt* (< Zén.) est attesté en ḥassāniyya

<sup>12</sup> En Syrie (J. Lentin, *comm. pers.*), *šate* 'pluie' se différencie de *šatwiyye* 'hiver', mais la racine est la même. Elle se retrouve dans *am tšatti* 'il pleut'.

<sup>13</sup> Sur le rapport entre *amræg* et *umrægān* 'pêcheur traditionnel, imrægān', voir Taine-Cheikh 2013.

<sup>14</sup> Cf. Zén. *tgārS* 'hiver'. Pour plus de détails sur les saisons en berbère, voir Taine-Cheikh 2015.

<sup>15</sup> Le « contenant » *baḥa* prend cependant le sens de contenu dans : *əl baḥa sālət* 'la *baḥa* a coulé'.

<sup>16</sup> Alors que j'avais pensé à une reprise — avec ajout d'un *z* causatif — de la locution arabe *mā zāri* (cf. Hass. *mā zāri* 'eau courante' vs *mā rāgəd* 'eau dormante'), L. Souag a suggéré une relation avec le berbère ZR. Voir par exemple tamazight *zrir* 'être, devenir liquide' (Taifi 1991 : 811), W *uzzar* 'ê. versé ; couler au sol' (Prasse & al. 2003 : 898).

avec le sens plus précis de ‘mare temporaire (au moment de l’hivernage)’ ou (régionalement) ‘*ḍāye* en *āftūt*’.

Il existe en ḥassāniyya, outre la locution imagée ‘*ḍam ḍāyā* ‘mare à sec’ (litt. os de mare), plusieurs lexèmes au sémantisme plus étroit que *ḍāyā* : notamment *gəltā* ‘mare persistante (dans les rochers)’ et *ḡdir/maḡdār* ‘mare non persistante, récente’<sup>17</sup>. Plusieurs lexèmes qui partagent la glose ‘lieu de stagnation de l’eau de pluie’ se différencient par une caractéristique secondaire : *maḥkām* (mare provisoire), *nətfiyyā* (mare d’environ 6 mois, sans végétation), *tāmūrt* (mare avec des gonakiers *āmūr* — < Zén. *ā’mār*), *amrišā* (mare avec des grandes herbes).

Le zénaga est moins riche mais il peut lui aussi désigner deux types spécifiques de mare : *āzāggi* ‘mare provisoire’ et *āššārməš* ‘mare non persistante’. Il est à noter que la relation entre ces nominaux et chacun des verbes de base qui leur sont apparentés (respectivement ‘tenir’ *yāzḡā* et ‘prendre’ *yərməš*) est similaire à celle qui existe en ḥassāniyya entre *maḥkām* et le verbe *ḥkām* ‘retenir’.

Alors que l’idée de (re)tenue d’eau domine pour ces nominaux, le Hass. *māng’a* ‘flaque d’eau’ semble associer les notions de petite quantité et de durée avec celle de macération (cf. le verbe de base *nga* ‘macérer dans l’eau, infuser’). Finalement, dans le proverbe suivant, ni la crue ni la flaque d’eau ne semblent désirables. Ce qui compte, c’est le contraste entre les deux, aussi important que celui qui existe entre la parole et l’action (comme le soulignait déjà un précédent dicton) : *lə-klām sāyl wā l-və’l māng’a* ‘la parole est une crue et l’action, une flaque d’eau’.

La neige et la glace n’ayant guère de réalité dans la vie des sahariens, le dernier phénomène naturel à évoquer est celui de la rosée. Le Zén. *tāyāmuT* ‘rosée’<sup>18</sup> est passé en ḥassāniyya. Le Hass. *tālowmāyət* (où le *l* s’est conservé là où le zénaga a maintenant *y*) a en effet l’avantage d’être moins ambigu que le lexème d’origine arabe *ndā* ‘rosée ; humidité’. Cependant, le verbe *ndā* ‘être couvert de rosée’ (sans équivalent en zénaga) est usité. Quant au nominal *nād-wā/nādyā* ‘humidité’, on le retrouve dans la locution *xəft ən-nādyā/... ən-nād-wā* (litt. trait de l’humidité) ‘arc-en-ciel’. À ce propos, la carte n° 140a du *Wortatlas* (2011 : 413) montre une nouvelle fois l’originalité du ḥassāniyya, *xəft* étant presque aussi rarement usité que *nād-wā/nādyā* pour signifier ‘arc-en-ciel’ dans les autres dialectes.

## 2. Des puits et de leur forage

### 2.1. Sources, puits et barrages

Dans certaines régions propices à la culture, les barrages (Hass. *ḡalgewāt/ḡlāyəḡ* sg. *ḡlīg*) jouent un rôle assez important en retenant l’eau, fusse temporairement<sup>19</sup>. En général, cependant, ce sont les puits qui fourniss(ai)ent traditionnellement l’eau aux sahariens<sup>20</sup>.

Contrairement à ce qui se produit ailleurs, le terme générique en ḥassāniyya pour ‘puits’ n’est pas *bīr* (Cl. *bī’r*) mais *ḥāsi* pl. *ḥāsyān*<sup>21</sup>. L’emploi du Hass. *ḥāsi*, bien que très général, est cependant limité aux cas où l’on utilise un animal de traction et une fourche (pour la poulie).

Il existe en effet des variétés de puits, moins profonds, pour lesquels un animal de traction n’est pas nécessaire. C’est le cas notamment de ‘*əḡla* ‘puisard, puits coffré peu profond’ (creusé dans un oued ou une vallée) dont on peut tirer l’eau à la seule force des bras. Point besoin donc alors d’une longue corde (*ršā*), mais un ‘*ḡāl* ‘entrave du genou (pour le chameau)’ serait quand même trop court, malgré ce que pourrait faire croire la proximité des signifiants ‘*əḡla* et ‘*ḡāl* (cf. Poussibet).

<sup>17</sup> Certains locuteurs emploient *ḡdir* (avec *ḡ/q*) dans la locution *mā ḡdir* ‘eau de pluie récente’.

<sup>18</sup> *tāyāmuT* signifie aussi ‘brise de mer’ en zénaga.

<sup>19</sup> Certains barrages comme celui de Būmdayd étaient démolis et reconstruits chaque année.

<sup>20</sup> Je ne traite pas dans cet article du lexique nouveau en usage dans les grandes villes comme Nouakchott, où l’eau est obtenue et distribuée par des moyens différents.

<sup>21</sup> Selon Kazimirski (1860), le Cl. *ḥisā*’ aurait le sens plus restreint de ‘puits creusé dans un terrain sablonneux’ — un sens conservé à peu près à l’identique chez les Zaër du Maroc (Loubignac 1952 : 395), alors que la forme *y* est celle du ḥassāniyya.

C'est le cas aussi de *ârš* et surtout *âršân* 'puits peu profond, non coffré ni persistant' ('trou d'eau creusé dans une mare'). Il s'agit d'un emprunt manifeste au zénaga *a'rās* pl. *a'rāššân* 'puits non coffré (dans la pierre)', même si les gloses divergent légèrement. Par ailleurs, il est à noter que le *ḥassāniyya* traite les formes sg. et pl. de la langue source comme deux variantes dont la plus usuelle vient de la forme de pluriel.

C'est enfin le cas du Hass. *gaṭṭâra* qui signifie à la fois 'filet d'eau constant, source à flanc de coteau' et 'puits alimenté par des suintements'.

Outre le sens premier de 'œil', le lexème '*ayn*' a également celui de 'source' (son pluriel *ʿyûn* se distingue de *ʿaynîn* 'yeux', cf. le toponyme *əl-ʿyûn/ʿyûn əl-ʿatrûs* 'Aïoun', litt. les sources/les sources du bouc). Cependant, dans certains emplois (ou pour certains locuteurs), il semble pouvoir désigner, non seulement un trou en général, mais encore un trou creusé pour avoir de l'eau, un puits peu profond.

Le Zén. *tāniʿd* 'trou ; puits' présente un sémantisme similaire à celui du Hass. '*ayn* — une similitude que confirme le correspondant touareg de *tāniʿd* : WY *aṇu* 'puits (creusé n'importe où) ; trou' (Prasse & al. 2003 : 580). L'activité humaine paraît moins affirmée dans le Zén. *tāniʿd* que dans l'équivalent de *ḥâsi*, le Zén. *āmuḏ* 'puits creusé' qui dérive de la racine *ʔḌ* à laquelle appartiennent aussi le verbe *yaʔḏ* et le nominal *āḏoʔḏ/āḏāwḏ* 'terrier, trou ; lieu où l'on peut trouver de l'eau, où l'on peut creuser un puits',<sup>22</sup>

Le Hass. '*əglā* trouve probablement son équivalent dans le Zén. *iyi* 'petit puits (peu profond – 8 à 10 m)', alors que le Hass. *bîr* 'puits coffré très profond (> 25 m)' ne semble pas avoir de véritable correspondant en zénaga, sauf peut-être *əgiʿdih* 'puits (profond, coffré, avec déversoir)',<sup>23</sup> Mais peut-être n'a-t-il jamais existé de terme particulier pour désigner un puits très profond ou peut-être s'est-il perdu au fil des siècles quand l'aire du zénaga s'est réduite à une zone où la nappe phréatique est à peu de mètres de profondeur.

En tout cas, on peut constater que dans le sud-ouest de la Mauritanie, on ne rencontre pas de *bîr* — tout juste a-t-on des 'petits *ābyâr*' avec les *bḥāyrât* de Tagūnânet, à la périphérie du domaine zénagophone<sup>24</sup>. En revanche, le zénaga possède encore un autre terme pour les puits peu profonds *taḡadāh* 'puits très peu profond (en eau car près d'un plan d'eau : rivière...)'. Cependant, alors que ce terme semble être passé dans le *ḥassāniyya* du S.-O. sous la forme *taḡadā* (pl. *tiḡidâtən*) sans changement de sens, il n'est connu à l'est que comme toponyme : *taḡadā*, un lieu où il y a des mares ou des puits un peu saumâtres.

La profondeur des puits apparaît donc comme l'un des éléments majeurs de classification. À noter qu'elle se mesure en général par comparaison avec la hauteur d'un homme : en *wāgvā* 'hauteur d'un homme debout, les bras levés (environ 2 m)', notamment pour les puits les plus profonds (la mesure du *bîr* en comprend plus de dix), mais aussi en *ddārmîzā* (litt. tonsure complète) 'hauteur d'un homme debout', en *mānkāb* (litt. épaule) 'hauteur d'un homme jusqu'à l'épaule' ou en *tgowsîš* 'hauteur d'un homme jusqu'à la poitrine'.

## 2.2. Des noms de puits spécifiques

Cependant, d'autres critères peuvent intervenir à côté de la profondeur, donnant parfois naissance à des désignations très spécifiques dans l'une et/ou l'autre langue.

Ainsi le Hass. a-t-il un terme particulier (rare) pour désigner un puits creusé à l'emplacement d'un autre plus ancien : *āmyûr*<sup>25</sup> et le zénaga, le terme *āwyigi* (sur lequel je reviendrai) pour désigner un puits ancien.

En *ḥassāniyya*, on pourra qualifier assez communément un puits nouvellement creusé de (*ḥâsi*) *ḏdîd/târi*, voire (pour certains locuteurs) de (*ḥâsi*) *mābdûʿ*. J'avais relevé avec le même sens le nominal Hass. *āyādʿdʿâr* 'puits récent' — un nominal peu connu si ce

<sup>22</sup> La forme diminutive de ce lexème (*aḡḏāwḏt*) est à l'origine du toponyme d'Akjoujt.

<sup>23</sup> Dans le manuscrit de Mokhtar Ould Ḥamidoun, *əgiʿdih* a pour glose : 'grand puits profond, puits très profond'.

<sup>24</sup> On peut citer au moins un cas de toponyme avec *bîr*, celui de *bîr umḡ-grāyn* 'Bir Mogreyn', dans le Tiris.

<sup>25</sup> Par sa forme, ce lexème semble avoir une origine berbère. Pour certains locuteurs, ce terme serait un adjectif qui peut s'appliquer au puits, mais concernerait d'abord les tombes (Yahya Ould El-Bara, *comm. pers.*).

n'est comme toponyme, à mettre toutefois en rapport avec le verbe *yād' d'âr* 'être le premier à défricher' (rare également)<sup>26</sup>. Malgré la présence dans la racine de la palatalisée *d'*, ces lexèmes pourraient être, non d'origine berbère, mais d'origine arabe. Yahya El-Bara (*comm. pers.*) propose en effet un rapprochement avec la racine Cl. FZR (*faẓẓara* 'faire jaillir l'eau').

L'association entre le caractère récent d'un puits et sa richesse en eau est peut-être assez naturelle. En tout cas, certains nominaux présentent simultanément les deux sèmes, tel le Zén. *təḍārmih* qui désigne d'après mes sources un puits récent, très abondant. Si l'usage de (*hāsi*) *tīḍārmī* est rare en ḥassāniyya, la forme participiale qui la remplace dans *hāsi mādrūm* 'puits qui a atteint une nappe d'eau intarissable' a bien gardé une partie du sémantisme de la forme berbère d'origine — même si le sème de nouveauté a été éclipsé par celui d'abondance.

Une indication sur le caractère temporaire ou non de l'approvisionnement en eau apparaît parfois. Ainsi, presque à l'inverse du Hass. *hāsi zəmni* 'puits permanent', le Zén. *afḥ'iD'i* est-il à gloser comme 'puits peu profond, non permanent'.

L'une des précisions les plus importantes est cependant celle qui porte sur la richesse en eau. En ḥassāniyya, l'indication est souvent apportée par le simple ajout d'un adjectif ou d'un participe. Un puits 'en eau' est dit *hāyy* (litt. vivant). Un puits 'abondant en eau' est dit *miyyāh/mmāyyāh* (de même racine MYH étymologique que *mā* 'eau') ou *zāmm* — participe dérivé de *zāmm* 'devenir plein (spécialement pour un puits)'. Le zénaga exprime les deux mêmes degrés mais avec d'autres moyens : d'une part, le verbe *yāzurā* 'être en eau (puits)', d'autre part le nominal *tmāzzāllāyḍ* 'puits abondant en eau'.

En ḥassāniyya, la situation est assez semblable pour indiquer l'absence de l'eau. Cette fois encore, deux degrés tendent à être distingués et le recours, pour certains, au verbe *ḡar* 'être à sec' (litt. être stérile) et, pour tous, au participe *nāḡar* suffit pour exprimer le premier degré<sup>27</sup>. Cependant, pour 'rigoureusement à sec', certains locuteurs emploieront une comparaison : *hāsi satlā* (litt. puits cuvette). À noter l'emploi possible du participe passif de *krat* (verbe sur lequel je reviendrai en 2.3.), avec la possibilité d'exprimer un degré moindre en recourant au diminutif : *hāsi mākrūt* 'puits à sec', *hāsi mkāyriḥ* 'puits presque à sec'.

Par ailleurs il existe un nominal, probablement passé du zénaga au ḥassāniyya, mais peut-être au prix d'un léger changement de sens. Dans les gloses 'vieux puits (encore en eau), ancien puits (qui n'est plus en eau)' que j'ai relevées auprès de mon informateur pour le Zén. *āwiyigi* (celles de Taine-Cheikh 2010 : 253), l'ancienneté du puits apparaît finalement plus déterminante que l'absence de l'eau. En ḥassāniyya, par contre, le tarissement de l'eau semble la première caractéristique du puits de type *āwliḡ* : 'puisard qui n'est plus en eau'. L'image de 'puits mort présentant une cavité élargie'<sup>28</sup> convient tout à fait à l'interprétation littérale du dicton *əl-wənsā rādm āwliḡ* 'la conversation est un comblement d'*āwliḡ*' : combler un tel puits demande des efforts aussi continus et infinis que la 'conversation' ou, plus vraisemblablement ici, la cour amoureuse (autre sens de *wənsā*)<sup>29</sup>.

L'effondrement d'un puits est loin d'être un phénomène anecdotique, comme semble l'indiquer le nombre de termes susceptibles d'exprimer un tel fait. Ainsi a-t-on, en zénaga, *umḡagi* 'effondrement (d'un puits)' — de même racine, apparemment, que *yuggā* 'il a failli...' — et *āffi'ri* 'éboulement (d'un petit puits, d'un trou)'. En ḥassāniyya, deux verbes de racine quadrilitère (non Cl.) ont le sens de 's'effondrer' : d'une part le réfléchi *tned'wer* qui se dit spécialement du puits, d'autre part le verbe de base *hārtāk*, souvent usité comme participe-adjectif dans *hāsi mhārtāk* 'puits éboulé, écroulé'. On

<sup>26</sup> Pour Bawba Ould Mohamed Naffé (*comm. pers.*), *āyād' d'âr* a plutôt le sens de 'qui agit en non spécialiste, en personne qui fait un travail approximatif'.

<sup>27</sup> Le nominal *āmāngûr* serait, d'après Yahya El-Bara, une variante rare de *hāsi nāḡar*.

<sup>28</sup> C'est l'une des gloses de *əwjiḡi* données par Nicolas (1953 : 153, 417), mais il est difficile de savoir précisément ce qui relève des variations dialectales propres en zénaga et ce qui est dû à l'influence du ḥassāniyya (voire aux erreurs, si nombreuses dans cette publication).

<sup>29</sup> Il est bien connu en effet que, dans la bonne société maure, faire la cour était une entreprise de longue haleine, où la maîtrise de la parole jouait un grand rôle.

emploie aussi l'expression imagée : *ḥāsi taqaššā* 'puits écroulé dans sa partie supérieure et constituant un goufre énorme' (litt. puits en haillons)<sup>30</sup>.

### 2.3. Forage, coffrage et entretien des puits

L'appartenance des puits étant tribale, la décision et la participation sont collectives. Néanmoins, la réalisation du travail est laissée aux couches les plus opprimées de la société maure.

En zénaga, le verbe usité pour 'creuser (un trou, un puits)' est *yaʔž*. Bien qu'il soit de même racine que *amuž* 'puits', il n'est pas aussi spécifique que le Hass. *žhar* qui signifie précisément 'creuser (un puits)'. Avec ce verbe, point n'est besoin d'exprimer l'objet, comme on peut le voir dans le proverbe Hass. suivant, qui souligne l'absence d'effort et/ou l'inutilité du travail quand le résultat est déjà là : *lli lgâ-h əl-mā mā yāžhar* 'qui a rencontré l'eau ne creuse pas (de puits)'.

Dans le forage, le ḥassāniyya se sert métaphoriquement de *ʿargāb* (litt. couper le jarret) pour nommer la seconde phase : *ʿargāb l-ḥāsi* 'élargir le trou (du puits) pour poser les pierres'. Si cette étape ne semble pas avoir de nom en zénaga, celle du coffrage est assez fournie.

Le coffrage, souvent nécessaire, se fait généralement avec des branches souples. Dans ce cas, le verbe employé signifie littéralement 'plier' dans chacune des langues (sans qu'on sache, dans ce calque, quelle est la langue source) : Hass. *ṭwā l-ḥāsi* et Zén. *yuḏāh amuž*. Le ḥassāniyya dispose aussi du verbe *žällä* 'coffrer (un puits) avec des branchages', de sens proche : il s'agit cette fois d'un dénominatif dérivé d'un emprunt au zénaga (Hass. *āžällāy* < Zén. *āžällāh* 'liane, longue branche').

Deux verbes quadrilitères (d'origine indéterminée<sup>31</sup>) sont employés avec le même sens dans les deux langues. L'un signifie spécifiquement 'coffrer (le puits) dans la partie immergée' : Hass. *gārwal* et Zén. *yāžgārway* (NA *ägərway*). L'autre signifie 'coffrer avec des troncs d'arbre' : Hass. *šātkā* et Zén. *yāšātkāh*.

Enfin, il existe en ḥassāniyya un verbe trilitère, de sens proche du précédent : *zrav* 'coffrer avec des madriers, maçonner (un puits)'. Il résulte sans doute d'un emprunt au Zén. *yužraf*, comme le suggèrent la présence d'un *z* emphatique (*z*) et le fait que le zénaga a un sens plus général, celui d' '(ar)ranger'.

Un cas de figure comparable se présente avec le Hass. *kraṭ* 'racler ; vider (un puits, pour le nettoyer)' et le Zén. *yugraḏ* 'racler, gratter', de sens apparemment plus général. Cette fois, cependant, on est sûr que le zénaga est la langue source, la racine étant attestée (sous la forme KRḌ) en touareg : WY *əkrəd* 'racler (...)' (Prasse & al. 2003 : 398).

Le Hass. *kraṭ* a pour synonyme *žāžžā* pour lequel, là encore, aucune étymologie arabe ne s'impose alors qu'un emprunt au berbère paraît vraisemblable. On peut en effet faire le rapprochement avec la racine zénaga *ʔŽ* (< berb. *ĠZ*) qui a donné notamment *yaʔž* 'creuser' et *āžāwž* 'trou...' cités plus haut.

## 3. Du puisage à la consommation de l'eau

### 3.1. L'exhaure de l'eau

Si le puits est profond, l'un des éléments clef du système d'exhaure est la poulie (une poulie en bois à trois gorges) qui porte, en ḥassāniyya, le nom de *tāynnā* (< Zén. *tāyännāh*). Le Hass. *karḳra* et le Zén. *taʔfarfart* sont deux autres noms pour 'poulie usée'. Ces nominaux dérivent de racines quadrilitères à redoublement (C<sub>1</sub>C<sub>2</sub>C<sub>1</sub>C<sub>2</sub>) d'origine onomatopéique, par imitation du bruit — grincement ou frottement — caractéristique de la poulie usée.

La baguette servant d'axe à la poulie porte le même nom : Hass. *āsārkännā* et Zén. *ās(š)ārčkännāh*. Là encore, il s'agit probablement d'un emprunt du ḥassāniyya au zénaga<sup>32</sup>.

<sup>30</sup> Cette association sémantique entre l'usure des vêtements et l'éboulement se retrouve en arabe marocain où *thartək* signifie à la fois 's'effondrer (terrain)' et 'tomber en loques (vêtement)' (Colin 1993 : 1990).

<sup>31</sup> Il est difficile de dire quelle est la langue source, même si le second a maintenant en zénaga la forme et la conjugaison typiques des emprunts au ḥassāniyya.

<sup>32</sup> Lameen Souag a fait l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'un lexème composé de *ās(š)āʔr* 'arbre' et de *tāyännāh* 'poulie'.

Chacun des piliers du puits (il y en a deux ou quatre) se termine par une fourche. Il se dénomme *rkizā* ou *dāyā* en ḥassāniyya, mais *tārṣəL* en zénaga. Par contre, le Hass. *tāmugdəlt* ‘grosse poutre mise longitudinalement à l’orifice du puits’ est un emprunt au zénaga qui emploie avec le même sens, soit *tamugdəL*, soit *āzāwǧar*.

Quant à l’usage du balancier, appelé en ḥassāniyya (*ä*)šäyläl ou (*ä*)šäylāy, il n’est pas très fréquent en Mauritanie et totalement inusité dans le sud-ouest du pays. Sans surprise, on constate que c’est un nom qui n’est donc pas (ou plus) connu en zénaga.

Les dénominations relatives au cordage présentent également beaucoup de convergences. Si le terme arabe *ršā* pour ‘corde à puits en cuir (40 à 80 m)’ est le plus usuel en ḥassāniyya, il existe aussi *āǧān* (surtout pour les cordes les plus longues) d’origine berbère. ‘Corde à puits en cuir’ se dit d’ailleurs en zénaga *aʹni* (avec *ǧ > ʹ*). Le Zén. *aḍḍəǧ* ‘une des trois lanières en cuir de la corde de puisage’ est également passé en ḥassāniyya, mais il y est cependant moins fréquent que le féminin *tattīǧä/tāttīǧt/ tāḍḍiǧt* qui signifie, comme son correspondant zénaga *taḍḍəǧt* ‘entrave de boulet’. Le Zén. *tīḍbaʹn* ‘cordes du seau (il y en a trois)’ est également passé en arabe, sans changement de sens et presque sous la même forme : Hass. *tīḍbān*. Enfin on a le Zén. *uwāḍiyān* (le pluriel de *āwāḍiy* ‘grande tresse’ dérivé de la racine *ḌY < berb. ḌL*), qui signifie ‘corde du puits qu’on attache autour de l’animal’. La forme et surtout le sens se retrouvent dans le Hass. *iwātlən*. Cependant, parallèlement à l’emprunt du nominal, le ḥassāniyya a créé le verbe dénominal *wāytāl* ‘mettre la corde du puits autour de l’animal’.

Le ‘seau’ pour puiser (traditionnellement en cuir) se dit *dālu* en ḥassāniyya (un nominal de même racine que *dällä* ‘faire pendre’) et *äʹgāh* en zénaga. En revanche, c’est le même terme qu’on retrouve dans les deux langues pour ‘petit delou’ : Hass. *tāgubbā* et Zén. *tāgubbāh*, le zénaga étant sans doute la langue source.

Il existe un verbe pour ‘puiser avec la main, avec quelque chose de creux’ : Hass. *ǧrāf* et Zén. *yugām*<sup>33</sup>. Quant au verbe usuel pour ‘puiser’, il signifie littéralement ‘tirer la corde du seau (du puits)’ dans l’une et l’autre langues : Hass. *ẓbəd + əl-ḥāsi* et Zén. *yugār/yuʹwāǧ + āmuž*.

L’action de puiser (avec la main ou avec un seau), si fondamentale dans la vie bédouine, peut devenir emblématique de toute action. Ainsi dans le dicton *l-ǧədrā mā taǧrāv mən šāḥbət-hä* ‘le canari ne peut pas puiser de l’eau de son semblable’ et surtout dans le proverbe bien connu *mā ẓbəd dālu yəẓbəd dālwayn dālwayn* (litt. ‘il n’a pas puisé un seau, il puisera deux seaux’) ‘il n’a pas puisé un seul seau, comment pourrait-il en puiser deux?’.

L’espace du puisage ne se réduit pas au puits lui-même, ni même au bassin dans lequel est versée l’eau remontée dans le seau, pour que les animaux puissent venir boire. En zénaga, ‘bassin, déversoir’ se dit *təǧəʹdiʹd* ou *təǧdāh*, d’où vient le Hass. *tigəddä* — terme plus rare, cependant, que *ḥowḍ*. Cette manipulation de grandes quantités d’eau a également des effets sur les abords immédiats : cf. Hass. *tiləǧǧä* ‘eau tombée autour du puits’ et Hass. *āmāzīr* ‘gadoue, excréments au bord du puits’ — deux nominaux à préfixe (sinon d’origine) berbère.

Si le puits est profond, ses alentours portent aussi la trace du va-et-vient des animaux de traction. En ḥassāniyya, on appelle *marʒaʹ* (racine *RZʹ* dont dérive *rʒaʹ* ‘revenir, retourner’) ce chemin de halage dont le tracé est proportionnel à la profondeur du puits (d’où le sens dérivé de *marʒaʹ* ‘mesure de profondeur du puits’).

L’animal employé pour tirer la corde peut être, par alternance, une des bêtes du troupeau. Mais c’est souvent un bœuf que l’on spécialise dans cette tâche, généralement contre son gré si l’on en croit la locution proverbiale : *ārāwwaǧ mən towr ẓbīd/yəẓbəd* ‘se cachant plus qu’un bœuf chargé de tirer l’eau du puits’.

Le verbe Hass. *nāywāl* ‘conduire l’animal (dressé) pour le puisage’ a été créé à partir de *ānāywāl* ‘conducteur de l’animal...’, nominal emprunté au berbère (cf. Zén. *ānāwāy*).

<sup>33</sup> Dans chacune des deux langues, le nominal pour ‘louche’ dérive de la même racine : Hass. *məǧrāf* et Zén. *əš(š)əǧəm*.

### 3.2. Boire et conserver l'eau

C'est au puits que les animaux d'élevage sont abreuvés — activité qui nécessite une organisation (cf. Hass. *gäysä* 'tour d'eau au puits')<sup>34</sup> et un certain temps, surtout pour les chameaux, mais point n'est besoin cependant de forcer un animal ou une personne à boire. S'il existe un verbe Hass. *kärvät* 'faire avaler beaucoup de liquide, de force', ce n'est pas dans ces circonstances qu'il sera utilisé (mais pour un médicament, en cas de gavage, etc.).

'Faire boire' ou 'abreuver' s'exprime par le causatif de 'boire' : Zén. *yäzəšpä* et Hass. *šarṛab*. Mais on peut aussi employer en ḥassāniyya le verbe *sgä* 'arroser'.

Il existe un verbe spécial pour 'sauter, manquer un jour à l'abreuvoir' : Hass. *gabb* et Zén. *yäššugä/yäššägä*. C'est un cas très fréquent, surtout pour les camelins capables de beaucoup boire. Le verbe Hass. *nhäl* 'boire beaucoup' est d'ailleurs utilisé dans ce cas et il n'est péjoratif qu'appliqué aux personnes. Il n'a pas d'équivalent en zénaga alors que les deux langues ont un verbe particulier pour 'boire une gorgée' (et 'tirer une bouffée') : Zén. *yu'zaf* et Hass. *zgam*<sup>35</sup>.

L'objectif est de boire et de faire boire les animaux à satiété. En zénaga, ces deux notions s'expriment avec le verbe *yuḏnäg* (littéralement 'être plein' et 'remplir'), tandis que le ḥassāniyya a deux verbes *rwä* distingués par la voyelle de leur accompli, *rwä yarwä* 'boire à satiété' et *rwä yərwi* 'faire boire à satiété'<sup>36</sup>. La forme non causative se retrouve dans le dicton *rḏa' u lā rwä* 'téter et ne pas boire à satiété' qui se dit de celui qui fait des efforts sans obtenir de grands résultats. On constatera que le Hass. *rwāyā* 'corvée d'eau' dérive de la même racine que *rwä* alors qu'en zénaga, 'corvée d'eau' (pl.) *əzärägän* et 'apporter l'eau du puits' *yəzräg* n'ont pas de rapport avec *yuḏnäg*.

Le verbe Hass. *ʔan* signifie 'rester, après un premier abreuvoir, à proximité de l'eau, pour revenir boire à volonté'. C'est habituel pour les chameaux et cela éclaire l'expression *maʔan əl-ḥāsi* 'alentours immédiats du puits'. En revanche, le verbe Hass. *karṛa*<sup>s</sup> 'boire dans un récipient sans le prendre en main', qui s'applique aux personnes — ou du moins aux enfants — qui boivent coudes et genoux au sol, peut se dire aussi des animaux dans l'expression *karṛa' əv ḏāyā* 'boire dans une mare, quand elle est bien remplie (pour le bétail)'. Plus généralement, le verbe est employé en signe d'abondance dans *mkarṛa' v-əl-xäyr* '(il est) dans l'abondance' (litt. il boit dans le bien).

Le transport de l'eau jusqu'au campement se faisait traditionnellement dans des outres en peau de chèvre de 15 à 20 litres destinées à cet effet (Hass. *gərbä* et Zén. *äyD'əd*), à dos d'âne — voir le dicton : *lə-ḥmār ya'ṛav lə-grəb* 'l'âne connaît les outres'. En revanche, le voyageur utilise une outre plus petite (en peau de cabri) : Hass. *məsgiyä* et Zén. *täyD'aD* (féminin de sens diminutif). À noter que le Hass. *täyggəṭ* (< Zén.) s'emploie, soit avec le sens berbère, soit avec le sens de 'outre neuve'. Par ailleurs, le ḥassāniyya qualifie de *mḥäygnä* une outre ayant un goût du tanin — le nominal *imigîn* étant également un emprunt (< Zén. *əmi'gən* 'goût du tanin').

C'est la vieille outre (Zén. *äzäšbih*, un nominal de même racine que 'boire' et Hass. *šännä*) qui donne la meilleure eau, aux propriétés quasi médicinales : cf. les dictons Hass. *mä š-šännä bārəd ḥattä* 'l'eau de l'outre *šännä* est très froide' et *mä š-šännä v-əl gīrät idāwi s-sgī'* 'l'eau de l'outre *šännä* en période de grand froid soigne les petites folies'.

Même dans cette outre, l'eau finit cependant, au bout de plusieurs jours, par devenir aigre (Hass. *mä ḥāməḏ* vs *mä ždīd* 'eau fraîche', litt. nouvelle). Parmi les qualificatifs usités en ḥassāniyya pour qualifier une eau de 'saumâtre' (*ḥāmi* litt. chaude, *māhmäž*), 'salée' (*mäləḥ*) et 'saturée de sel' (*mgarḡat*), la dernière forme se distingue comme emprunt probable (< Zén. *garguḏ* 'trop salé'). La qualité de l'eau est également exprimée par les qualificatifs suivants : *maxḏūḏ/mṭayyän* 'boueux', *mxabbät/axaḏxāḏ* 'de mauvaise qualité, non buvable', *mzaṛdi* (rare)/*mḡardi* 'peu potable, pollué', *mašgūl* (litt. bien nettoyé)/*šāfi* 'limpide, clair'. Les seuls qualificatifs vraiment surprenants sont ceux de couleur : alors que les adjectifs *aṛrag* et *akḥal* ont habituellement en ḥassāniyya

<sup>34</sup> Le ḥassāniyya a un verbe pour dire 'monopoliser le puits à son profit' (*gəmṣat əl-ḥāsi*) mais seuls les guerriers pouvaient se risquer à le faire sans trop de dommages.

<sup>35</sup> La racine ŽGM, fréquente dans les parlers maghrébins, pourrait venir par métathèse de ḠMŽ.

<sup>36</sup> Sur l'origine de cette opposition, voir Cohen 1963 : 104-5.

les valeurs de ‘bigarré, de couleur pie’ et de ‘noir’, ils prennent respectivement le sens de ‘pur’ et de ‘trop pur’ lorsqu’ils qualifient l’eau.

### 3.3. Les emplois non primaires de l’eau

L’eau est vitale, mais les hommes du désert ne la consomment généralement pas telle quelle. Traditionnellement, la boisson préférée — avant l’importation et la fabrication locale des boissons gazéifiées (notamment de type *Coca*, *Orangina*, etc.) — était constituée d’un mélange d’eau et de lait additionné de sucre<sup>37</sup>. On parle alors en ḥassāniyya de *lbān māgtū* ‘lait additionné d’eau’ (litt. – coupé), l’expression *mā māgtū* s’appliquant quant à elle à l’eau [de mare] coupée’, une pratique visant à éliminer l’argile.

Selon l’expression proverbiale Hass. *xlāt al-lbān w-al-mā* (litt. [être comme le] mélange de lait et d’eau), il n’y a pas d’association ou d’union plus inséparable que celle de ces deux liquides. Néanmoins, il y a lieu de distinguer plusieurs mélanges d’eau et de lait, en fonction des proportions relatives de l’une et de l’autre<sup>38</sup>. Le mélange optimum est celui du Hass. *lbān muzarrag* ‘lait additionné d’eau, mi-eau mi-lait’, appelé communément *zrīg*, dont l’équivalent en zénaga est *ās(š)ukkuffih*. Mais lorsque la proportion de lait est moindre, le mélange se nomme Hass. *lbān mušānnān* ou *šnīn* ‘lait additionné de beaucoup d’eau’ et Zén. *āburgāy*<sup>39</sup>. L’existence et l’emploi, dans les deux langues, de deux séries lexicales parallèles (nominales et verbales) montrent l’importance de la distinction pour les Maures. Par ailleurs, la hiérarchie entre le *zrīg* et le *šnīn* est devenue emblématique : *mā šānnānnā nzarṛgu* ‘nous n’avons pas fait de *šnīn* (et) nous fer(i)ons du *zrīg* !’. Avec un tel proverbe s’énonce l’impossibilité à faire le plus quand on peine déjà à faire le moindre.

Si la proximité sémantique (et étymologique) entre *azrag* ‘bigarré’ et *zrīg* est assez évidente, le rapprochement avec *zrīg* n’éclaire pas le sens pris par *azrag* dans *mā l-azrag* ‘eau pure’<sup>40</sup>. En revanche, la préférence pour le mélange lait-eau, de couleur blanche, pourrait expliquer que, par contraste, l’eau non mélangée soit vue comme son opposée et qualifiée métaphoriquement de *akhal* ‘noir’<sup>41</sup>. Il faut préciser que l’eau ‘pure’ est considérée comme une mauvaise eau, trop fade au goût, et qu’à défaut de lait, les Maures y ajoutaient un peu de sable.

En dehors de ce cas particulier, l’eau et le sable sont plutôt dans une relation de complémentarité. C’est le cas pour les ablutions où l’on a un vocabulaire spécial, emprunté à l’arabe classique, pour distinguer les deux façons de faire ses ablutions, soit avec l’eau (Hass. *uḍu*, v. *twaḍḍa*, Zén. *uḍu/āywaḍa*, v. *yāššiywaḍa*), soit avec le sable (Hass. *tāyāmmum*, v. *tyāmmām* ; Zén. *ā’tīmām*, v. *yāttīmām*). C’est le cas aussi pour la cuisson des aliments qui se faisait généralement, soit à l’eau (Hass. *tbax* ; Zén. *yirāf(f)*), soit avec des braises, dans le sable (Hass. *šwā* ; Zén. *yāssənwā*) — voir Taine-Cheikh 2014b.

## Conclusion

Ces quelques pages n’épuisent pas la totalité du champ sémantico-lexical de l’eau, mais elles suffisent pour montrer la richesse de ce champ en ḥassāniyya comme en zénaga, la variété des relations entre les deux lexiques et l’importance des particularismes culturels.

Cette richesse tient notamment à la place particulière qu’occupent les puits dans la vie traditionnelle des bédouins maures, et pas seulement parce que, comme dit le petit

<sup>37</sup> Dans les années 1990, l’association lait + *Coca* est devenue très fréquente, au point que l’entreprise locale n’arrivait plus à nettoyer correctement les bouteilles de *Coca* ayant servi à consommer ce mélange.

<sup>38</sup> Pour une analyse plus complète du lait et de sa consommation, voir Taine-Cheikh 2014a.

<sup>39</sup> Un terme moins spécialisé, susceptible de s’appliquer autant au lait qu’à un thé très dilué, et également usité en ḥassāniyya (sans doute par emprunt).

<sup>40</sup> Peut-on expliquer cette expression par référence au lac Azrag évoqué par notre collègue préhistorien Robert Vernet ? Il pourrait s’agir en effet d’un lac au fond rocheux ‘bigarré’, à l’eau jadis très pure.

<sup>41</sup> Sur l’emploi classificatoire des couleurs dans la société maure, voir Taine-Cheikh 1989 : 98 et *sq.* À noter qu’en pulaar, l’eau pure est également qualifiée de ‘noire’ (Oumar Djiby Ndiaye, *comm. pers.*). Il est difficile cependant de voir là une influence du pulaar. En effet, dans l’arabe de la région de Khartoum (d’après l’enquête de Noha Hassan Hamza), *zarga* ‘noire’ prend également le sens de ‘pure’ quand l’adjectif s’applique à *moya* ‘eau’ (je remercie Barbara Casciarri pour cette information).

prince de Saint-Exupéry (1943 : § XXIV) : « Ce qui embellit le désert [...], c'est qu'il cache un puits quelque part... ». La variété des puits, qui découle aussi bien du sol, de leur mode de coffrage, de leur état de conservation que de leur profondeur et leur capacité en eau se répercute sur le lexique. Certes, l'eau se présente aussi sous d'autres formes, comme nous l'avons vu dans la première partie, mais ce sont les puits qui fournissent l'essentiel de l'eau à boire, y compris pour le bétail. La richesse du lexique reflète donc l'importance vitale des puits pour la survie dans le désert, fournissant les précisions nécessaires pour un bon repérage des points d'eau dans les itinéraires.

Parmi les points qui mériteraient d'être développés figurent les puits comme lieux de sociabilité... et de rivalité. On aura une idée du puits comme lieu public — et métaphore de Monsieur-tout-le monde (Taine-Cheikh 2004 : 110) — à travers les deux proverbes suivants de mise en garde : d'une part, *əl-hādāg mā yərvəd ḥaṭyət əl-hāsi* 'l'homme sensé ne prend pas pour lui l'injure du puits' ; d'autre part, *g̣ā' äffām l-äbyâr m̄ä yägbaḏ* 'l'échange d'épigrammes autour des ouvertures des puits ne tire pas à conséquence' (litt. ne prend pas).

Cette capacité des Maures à survivre dans le désert s'est forgée au cours des siècles mais les hassanophones ont manifestement hérité une bonne part de leurs us et coutumes ainsi que de leurs techniques des zénagophones qui les ont précédés dans ces contrées sahariennes de l'Afrique de l'Ouest (techniques de forage des puits et d'exhaure de l'eau aussi bien que de conservation de l'eau). Si l'importance des emprunts à l'arabe est une caractéristique assez générale du zénaga, c'est plutôt ceux faits par le ḥassāniyya au substrat berbère qui semble dominer dans le champ lexical de l'eau, sans compter la forte proportion de calques sémantiques et d'innovations partagées où la question de la langue source devient secondaire. Cependant, tous les changements ne sont pas attribuables au substrat, comme le prouvent les particularités sémantiques des termes d'origine arabe usités en ḥassāniyya pour 'nuage' et 'pluie'.

#### Références bibliographiques

- Behnstedt P. & Woidich M. 2011. *Wortatlas der arabischen Dialekte (WAD). Band 1. Mensch, Natur, Faune, Flora*. Leiden, Brill.
- Brosset Lt D. 1928. 'La rose des vents chez les nomades sahariens'. *Bull. Com. Et. Hist. Scient. AOF* XI/4 : 666-683.
- Cohen D. 1963. *Le dialecte arabe ḥassāniyya de Mauritanie*. Paris, Klincksieck.
- Colin G.S. 1993 [1993-1997]. *Le Dictionnaire Colin d'Arabe Dialectal Marocain, édité par Zakia Iraqui-Sinaceur*. Rabat, Al Manahil.
- Foucauld Charles de. 1951-52. *Dictionnaire touareg-français (Ahaggar)*. Paris, Imprimerie Nationale de France.
- Kazimirski A. de B. 1860. *Dictionnaire arabe-français, t. I et II*. Paris, Maisonneuve et Cie.
- Loubignac V. 1952. *Textes arabes des Zaër. Transcription, traduction, notes et lexique*. Paris, Lib. orientale et américaine Max Besson.
- Nicolas F. 1953. *La langue berbère de Mauritanie*, IFAN-Dakar.
- Prasse K.-G., Alojaly G. & Mohamed Gh. 2003. *Dictionnaire Touareg-Français (Niger)*. Copenhague, Museum Tusulanum Press-Université de Copenhague.
- Taifi M. 1991. *Dictionnaire Tamazight-Français (parlers du Maroc central)*. Paris, L'Harmattan-Awal.
- Taine-Cheikh C. 1988-1998. *Dictionnaire ḥassāniyya – français*. 8 vol. Paris, Geuthner.
- 1989. 'La Mauritanie en noir et blanc. Petite promenade linguistique en hassaniyya', *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 54 (1989/4) : 90-105.
- 1990. *Lexique français – ḥassāniyya*. Nouakchott, Centre Culturel Français St-Exupéry [réédité en 2004 chez Geuthner].
- 1991. 'Le vent et le devant. De l'orientation chez les Maures'. *Journal asiatique* CCLXXIX, /1-2 : 93-126.
- 2004. 'De l'injure en pays maure ou « qui ne loue pas critique »', *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 103-104 : 103-126.
- 2008. *Dictionnaire zénaga-français. Le berbère de Mauritanie par racines dans une perspective comparative*. Köln, R. Köppe Verlag.
- 2010. *Dictionnaire français-zénaga (berbère de Mauritanie). Avec renvois au*

- classement par racines du Dictionnaire zénaga-français*. Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- 2013. Des ethnies chimériques aux langues fantômes : L'exemple des Imraguen et des Nemâdi de Mauritanie. In C. de Féral, *In and out of Africa: Languages in Question. In Honour of Robert Nicolai. Vol. 1. Language Contact and Epistemological Issues*. Louvain-la-Neuve, Peeters : 137-164.
- 2014a. 'Les voies lactées. Le lait dans l'alimentation des nomades de Mauritanie', *Awal* 42 (2010) : 27-50.
- 2014b. 'Sur les traces des Maures, entre sable et poussière', *Techniques et culture* n° 61, 2013/2 [« *Vivre le sable !* » sous la dir. de S. Boulay & M.-L. Gélard] :188-209.
- 2015. 'La ronde des saisons... et des labiales ! Des noms des saisons en berbère'. *Studi Africanistici. Quaderni di Studi Berberi e Libico-Berberi* 4 : 297-319.

## Le champ lexico-sémantique de l'eau en ḥassāniyya et en zénaga : héritages, emprunts et innovations lexicales

Si l'eau est rare dans le désert, le lexique relatif à l'eau est plutôt riche en ḥassāniyya. Il présente de nombreuses particularités qui, pour une part, trouvent leur origine dans les contacts avec le substrat berbère zénaga.

L'article étudie le lexique des deux langues en parallèle et le compare aux variétés qui leur sont proches afin d'identifier les emprunts, la langue source (si possible) et les innovations (partagées ou non). La prise en compte des emplois métaphoriques et le recueil de nombreux proverbes viennent enrichir l'étude sémantique du lexique.

L'article comprend trois parties. La première traite de l'eau à l'état naturel. La suivante est consacrée aux puits, qui jouent un rôle central pour les bédouins. La dernière porte sur le puisage et la consommation de l'eau.

**mots-clés : eau, lexique, arabe, berbère, emprunt**

## The lexico-semantic field of water in Ḥassāniyya Arabic and Zenaga Berber : inheritances, borrowings and lexical innovations

If water is scarce in the desert, the lexicon relating to water is rather rich in Ḥassāniyya. It has many peculiarities which, in part, have their origin in contact with the Zenaga Berber substrate.

The article studies the lexicon of the two languages in parallel and compares it with the varieties which are close to them in order to identify the borrowings, the source language (if possible) and the innovations (shared or not). Taking into account metaphorical uses and analyzing numerous proverbs enrich the semantic study of the lexicon.

The article has three parts. The first deals with water in its natural state. The next one is devoted to wells, which play a central role for the Bedouins. The last relates to the drawing and consumption of water.

**keywords : water, lexicon, Arabic, Berber, borrowing**